



La plaine de l'Urgell, 1209.

Trad. Sílvia Aymerich-Lemos

Ni les démarches auprès d'Innocent III ni les prières, ni même le jeûne que le comte Raymond de Toulouse avait entrepris publiquement ne purent éteindre le désir de la papauté d'exterminer les cathares, un désir qui confluaient avec l'envie des pays de langue d'oïl d'envahir les comtés du sud. Le comte nous l'avait répété maintes fois ces derniers jours : « La croisade n'est qu'une excuse ».

Que ce fût ou non une excuse, l'armée croisée sortit de l'Île-de-France pour descendre peu à peu vers le Midi. D'après ce qu'on disait, l'armée initiale s'accroissait au fur et à mesure que des hommes des divers endroits que les croisés traversaient s'y joignaient. « Ils ramassent les voleurs et les indigents au passage », entendait-on dire de partout.

Nos forces, unies à celles de Raymond de Toulouse, campaient aux alentours de Valence. Nous disposions d'un certain temps avant que les croisés n'arrivent jusqu'aux comtés occitans, et c'est pourquoi le roi Pierre partit vers les terres d'Aragon, laissant une petite troupe avec Raymond VI.

Je le suivis pendant un bout de chemin. Il me fallait rentrer chez les comtes d'Urgell avant que la bataille ne commençât.

–Je serai de retour bientôt– me répondit le comte quand nous nous séparâmes. Et il mit son cheval au trot.

Avec Signal, mon jeune cheval des Pyrénées, je poursuivis mon chemin vers Balaguer avec le désir de visiter mes propriétés dans la contrée de Juneda, bien gérées par mon fils Raymond, puis je me retrouvai dans la plaine de l'Urgell. En voyant les terres encore revêtues de leur tenue hivernale, avec les semis qui commençaient à pointer, je sus aussitôt que j'étais de retour chez moi.

Le chemin que j'avais parcouru m'avait aidé à oublier le terrible conflit subi par le pays d'Oc pour imbiber ma pensée de mon paisible Urgell bien aimé, qui s'étendait à présent devant mes yeux sous la caresse de l'aube. Et le contraste entre ce que je venais de laisser derrière moi et la quiétude de ce village en paix, avec les paysans éparpillés dans leurs champs, avec les charrettes qui traversaient les chemins d'hiver, avec les peupliers dépourvus de feuilles, avec les pousses qui tendaient leurs petites branches revivifiées, toute cette sérénité pénétra mon cœur avec le calme de la maturité.

Je mis Signal au pas. Je respirais l'odeur bien connue de la terre. Si semblable à celle des chemins argileux du pays d'Oc et pourtant si différente. Les chemins longeant les champs ensemencés étaient pour moi des amis bien connus, et la paix active qui s'emparait de moi avait quelque chose en commun avec le sentiment de plénitude qu'on éprouve dans les nefes arrondies des temples.

Je connaissais très bien les turbulences sourdes, les luttes latentes, les heurts centenaires entre les familles de l'Urgell, cachés sous une apparence paisible. Je n'avais toutefois pas encore dégainé mon épée depuis mon arrivée dans la plaine de l'Urgell si chère à mon cœur. Et le cheval semblait sentir ma joie, puisqu'il choisit un trot joyeux et menu, comme s'il voulait jouer avec la terre.